

## Les "émancipés" de l'autarcie

Pour beaucoup, le terme "autarcie" peut sembler quelque peu inconfortable. Les idées secondaires qui accompagnent ce terme pourraient susciter des sentiments susceptibles d'inciter les personnes concernées à se replier rapidement dans leur zone de confort — tant que celle-ci existe encore. Si, pour une raison ou une autre, elle a été détruite ou perdue, il en va tout autrement. Les idées secondaires changent alors brusquement et se transforment en leur contraire.

Ce que l'on ressent face à un terme donné peut changer rapidement. La théorie de la signification connaît, outre le contenu matériel d'un terme, la valeur émotionnelle et l'ambiance qu'il suscite chez l'individu, ainsi que les représentations secondaires qui lui sont associées. Une partie d'entre elles est de nature plutôt générale, l'autre partie est individuelle, en fonction de l'histoire de vie de l'individu.

Dans la conscience moyenne, « l'émancipation » est plus agréable et plus actuelle que « l'autarcie ». Qui a besoin d'autarcie de nos jours ? Et n'est-elle pas synonyme de travail et d'efforts supplémentaires ? Mais être « émancipé » — le sentiment de liberté et d'indépendance tourne autour de cette idée. Les jeunes attendent avec impatience le jour où ils obtiendront leur pleine capacité d'action et de gestion. Beaucoup s'efforcent alors d'avoir leur propre logement. Toutefois, il faut également veiller à ce que l'État ne limite pas à nouveau le jeune citoyen et ne le traite pas comme un mineur. De telles tendances sont inquiétantes et se manifestent depuis peu au cas par cas. Ce qui est inquiétant, c'est que tout le monde est concerné par un tel traitement, et pas seulement les jeunes. La mise sous tutelle par la politique n'épargne personne. Elle touche aussi bien les célibataires que les pères de famille confirmés, les salariés que les hommes d'affaires, les retraités que les étudiants.

Dans l'Antiquité, l'émancipation signifiait la libération de l'autorité domestique. Bien que je ne sois pas assez âgée pour avoir vécu cette époque, je

connais de mon enfance la disposition légale selon laquelle 'l'homme est le chef de famille'. Dans de nombreux pays, ce n'est plus imaginable aujourd'hui. A notre époque, presque plus personne n'ose toucher à l'autodétermination des femmes en particulier, même de la manière la plus douce qui soit. Et pourtant, il semble qu'il y ait des personnalités influentes qui tirent sur le terme « émancipation » pour le relativiser.

Cela semble oppressant, n'est-ce pas ? On peut s'imaginer une grande pince à vis, si grande qu'elle s'adapte autour du cou ; et puis quelqu'un serre la vis, de sorte que la pince devient de plus en plus étroite. La joie de sa propre émancipation disparaît alors rapidement. La véritable émancipation ne connaît pas ce genre de vis.

Quelle est la raison d'un tel rétrécissement, la raison d'une émancipation à la vis de réglage, livrée aux intérêts et à l'arbitraire d'une minorité d'habilités ? La raison est tout simplement la « méfiance ». Mais qui sont les "habilités" ? Ce sont ceux qui exercent la plus grande influence sur la législation et la politique, quelle que soit la manière dont ils sont „habilités ». En règle générale, c'est d'une part leur énorme fortune matérielle qui leur confère cet effet, d'autre part leur routine de positionnement et leur réseau avec d'autres personnes importantes. En général, ce ne sont pas des politiciens élus. Ils ne font pas confiance à la population pour adopter un mode de vie raisonnable, craignent la jalousie des masses et le risque d'une nouvelle révolte contre les « capitalistes ». Depuis une centaine d'années, ils réfléchissent et planifient les moyens de se protéger contre la perte de leurs biens et poussent leurs stratégies avec autant de persévérance que sur le long terme.

Nous touchons ainsi à des problèmes profondément ancrés dans l'être humain, qui sont restés les mêmes depuis des millénaires : l'envie et la méfiance. Ces deux noms ne désignent toutefois qu'une face de la feuille. Au verso, on trouve l'avidité et l'hypocrisie. L'avidité s'accompagne de la démesure. Les deux se renforcent mutuellement. L'un engendre continuellement l'autre, et ce aux dépens d'autrui, le gain de l'un devenant la perte de l'autre. Dans ce processus, le nombre de perdants ne cesse d'augmenter et celui des gagnants de diminuer. Cela ne peut conduire qu'à une catastrophe, tant humai-

ne que matérielle. La jalousie des spoliés s'intensifie jusqu'à la haine, la méfiance des gagnants envers les perdants envieux jusqu'à l'oppression des défavorisés. La pression sur ces derniers est d'autant plus forte que le nombre de gagnants diminue. Ce ne sera pas un « nouveau monde merveilleux » — même pour les « gagnants », de sorte qu'il n'y aura finalement que des perdants.

Une telle évolution sociologique doit donc être clairement reconnue comme une évolution de crise. Notre mot « crise » est un emprunt au grec. Là-bas, le terme est Une telle évolution sociologique doit donc être clairement reconnue comme une évolution de crise. Notre mot « crise » est un emprunt au grec. Là-bas, le terme est « κρίσις » (krísis) et signifie « divorce », « discorde », « dispute », mais aussi « choix », « décision ». Une crise sociologique est donc une décision sur la direction vers laquelle on veut se mettre en mouvement, en gardant toujours à l'esprit qu'aucune décision n'est aussi une décision ; car la vie continue inévitablement dans une direction. C'est pourquoi la crise implique de percevoir le but de ce déplacement.

L'individu doit donc se rendre compte de la direction qu'il prend et de la direction que prend la société. On peut donc en toute confiance conclure que les crises conscientes sont importantes et nécessaires. Elles font appel à la responsabilité individuelle de l'homme et lui donnent la possibilité de changer d'objectif et de corriger sa trajectoire. Nous sommes capables de réfléchir et de reconnaître ainsi les crises. Il ne faut souhaiter à personne de vivre ses années sans crise, car celui qui le fait renie sa condition d'être humain, sa spécificité d'être responsable. Cela ne se termine pas bien.

L'émancipation signifie assumer ses propres responsabilités — ce que l'on peut attendre à bon compte d'un licenciement pour cause d'indépendance. L'autarcie signifie précisément cela. Ce terme est également d'origine grecque ancienne. « Αὐτάρκεια » (autárkeia) = autosuffisance, indépendance, moyens de subsistance suffisants, également : indépendance. L'émancipation est donc une libération dans l'autarcie et non une liberté de pouvoir faire ce que l'on a envie de faire. L'émancipation impose donc à l'homme une tâche

qui le rappelle à sa responsabilité d'accomplir cette tâche en utilisant le meilleur savoir et le meilleur savoir-faire possible.

La question qui se pose alors est de savoir dans quelle mesure l'éducation scolaire, qu'elle provienne du système public ou d'un autre système d'enseignement, est à même de fournir les connaissances et les compétences nécessaires à l'accomplissement de cette tâche. On peut aussi se demander si c'était ou si c'est l'intention des personnalités dirigeantes. La politique de l'éducation a-t-elle cette intention ? Quels sont les processus psychologiques qui sous-tendent son statut ? Les élèves ne sont-ils pas amenés à se demander à plusieurs reprises si ce qu'ils apprennent est utile pour leur vie, pour leur autonomie et leur indépendance ? N'apprenons-nous pas, dans le système dominant, le beau dicton latin : *Non scolae, sed vitae discimus* (nous n'apprenons pas pour l'école, mais pour la vie) ? Quelle part de ce que nous apprenons est utilisée dans la vie ? Estimons donc combien nous avons oublié de la vaste matière enseignée ! Ce qui a été oublié n'a pas été appliqué, du moins pas assez souvent. Nous n'avons appris la plupart des choses que pour obtenir une note à l'école ou pour ne pas perdre de temps à l'école en raison de la nécessité de réviser un cours. Peu d'entre nous ont éprouvé un plaisir passager à apprendre. Dans ce cas, c'est au moins le facteur plaisir qui compte. Mais qui se souvient d'un apprentissage amusant, dont on parle encore volontiers dans les cercles sociaux des décennies plus tard ? Ne préfèrè-t-on pas se remémorer les farces en classe et dans la cour de récréation, l'école buissonnière, les choses que l'on faisait au lieu d'apprendre ?

Malheureusement, il est regrettable que l'école ne nous prépare pas suffisamment aux exigences de la vie en termes de responsabilité personnelle et donc d'autonomie et d'indépendance. Avec les universités, ce n'est guère mieux. Il appartient à chacun de remédier à ce manque par sa propre initiative. Le problème est que l'on n'en reconnaît généralement pas la nécessité assez tôt et que l'on s'engage bien plus facilement sur la voie de la dépendance que sur celle de son contraire.

Dans une certaine mesure, presque tout le monde aspire à l'émancipation et donc à l'autarcie. Les exceptions sont généralement de nature psychopa-

thologique ; et parce que c'est le cas, il n'y a pas lieu de s'inquiéter de l'extension de son autarcie. Ce qui est cohérent, c'est de le faire. Il se peut que tu réalises alors très vite que le mode de vie actuel, le niveau de vie courant, implique une plus grande dépendance que cela n'a jamais été le cas, et qu'en même temps, il met à disposition bien plus de moyens que ceux qui ont jamais été disponibles pour développer l'autarcie.

Il suffit de commencer à un endroit et de continuer à un autre — et cela devient une chaussure, une chaussure sur mesure pour les « émancipateurs » autarciques.

*[\(retour au domaine\)](#)*